



DICASTÈRE POUR LE SERVICE
DU DÉVELOPPEMENT HUMAIN INTÉGRAL

DE « LAUDATO SI » A « FRATELLI TUTTI » LE DEPLOIEMENT D'UNE PENSÉE DE LA RECONCILIATION

Présentation de quelques axes majeurs de la pensée du Pape François, à partir de l'Encyclique
« Fratelli tutti » Pape François, Octobre 2020

Mgr Bruno-Marie Duffé
Secrétaire du DSDHI

Rome Novembre 2020

OSER LA FRATERNITE SUR FOND DE CRISES

Réflexions introductives

On a fréquemment présenté l'esprit du texte de l'Encyclique « *Laudato si* » – *sur la sauvegarde de la maison commune* – (2015) à partir de cet extrait du texte (n° 48 et 49), où le lien entre crise écologique et crise sociale est présenté comme déterminant.

« Aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître qu'une véritable approche écologique se transforme toujours en une approche sociale qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l'environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres » (L.S. n° 49)

On pourrait présenter l'esprit de l'Encyclique « *Fratelli tutti* » - *sur la fraternité et l'amitié sociale* – à partir d'une aspiration essentielle à la reconnaissance mutuelle, partagée par tous ceux et celles qui ont une intelligence du cœur, en veille, en attention et en acte... à la manière de François d'Assise, qui demeure la référence constante du Pape François, d'une encyclique à l'autre.

Prenant appui sur l'expérience décisive de deux rencontres fraternelles qui ont marqué son Pontificat, avec son « frère » Bartholomé, Patriarche orthodoxe « *qui a promu avec beaucoup de vigueur la sauvegarde de la Création* » et avec le Grand Imam Ahmad Al-Tayyeb, rencontré à Abou Dhabi, avec qui le Pape François a co-signé « *le Document sur la fraternité pour la paix mondiale et la coexistence commune* » (4 Février 2019), François présente lui-même cette réflexion sur la fraternité et l'amitié sociale comme « un rêve » et un « vœu ». Difficile de ne pas penser aux quatre rêves de l'Exhortation « *Querida Amazonia* », à la suite du Synode sur l'Amazonie. Difficile de ne pas inscrire ces rêves dans la tradition biblique des songes ou des visions ou dans la mémoire du « Rêve » du Pasteur Martin Luther King...

« Je forme le vœu qu'en cette époque que nous traversons, en reconnaissant la dignité de chaque personne, nous puissions tous ensemble faire renaître un désir universel d'humanité. Tous ensemble : « Voici un très beau secret pour rêver et faire de notre vie une belle aventure. Personne ne peut affronter la vie d'une manière isolée. [...] Nous avons besoin d'une communauté qui nous soutient, qui nous aide et dans laquelle nous nous aidons mutuellement à regarder de l'avant. Comme c'est important de rêver ensemble ! [...] Seul, on risque d'avoir des mirages par lesquels on voit ce qui n'est pas ; les rêves se construisent ensemble. » (Discours lors de la rencontre œcuménique et interreligieuse avec les jeunes, Skopje – Macédoine du Nord (7 mai 2019). Rêvons en tant qu'une seule et même humanité, comme des voyageurs partageant la même condition humaine, comme des enfants de cette même terre qui nous abrite tous, chacun avec la richesse de sa foi ou de ses convictions, chacun avec sa propre voix, tous frères. » (n° 8)

Un nouveau regard sur notre terre, notre maison commune, un nouveau regard sur l'autre, le frère ou la sœur en humanité : il s'agit d'une conscience vive de ce qui nous relie, entre vivants. Cet appel à *la conscience universelle* est une constante de la pensée de François, depuis la première Exhortation « *Evangelii Gaudium* » (2013). Il s'agit de penser la responsabilité que nous portons, tous et chacun, dans la construction, parfois la re-construction du « nous » que nous avons perdu ou maltraité... Redécouvrir « l'autre » et « le nous » : cet « autre » que notre injustice a blessé et laissé sur le bord du chemin et ce « nous » qui est le lien qui nous relie tous.

On pourra dire que les deux encycliques sont les deux chapitres d'un même testament spirituel ou les deux poumons d'une même respiration morale : la terre et le frère, la Création et la communauté. Il s'agit de savoir comment penser et vivre un soin et un regard qui rendent possible la réconciliation, avec la Création et avec les frères.

Pour développer cette pensée et pour vivre ce rêve, on pourra évoquer :

- L'appel à « sortir » du repli sur soi pour vivre l'expérience de la rencontre, en vérité ;
- L'appel à « consentir » à « faire le détour » vers « l'homme blessé » ;
- L'appel à déployer une conscience collective et « politique » qui relie le local et le global ;
- L'appel enfin à « vivre la fraternité et la paix » dans des parcours d'écoute et de dialogue, patients et persévérants.

1. DU MONDE CLOS DE L'INDIVIDUALISME A LA VERITE TRANSCENDANTE ET LIBEBATRICE : LES ENJEUX DE LA « CULTURE DE LA RENCONTRE »

La ligne majeure de différenciation qui traverse le texte de l'Encyclique « *Fratelli tutti* », dans son intégralité, distingue, d'une manière forte, le « monde clos » du repli individualiste – que cet individualisme soit le fait d'un individu ou d'un groupe social « auto-centré », dont la préoccupation essentielle est la gestion de ses intérêts particuliers et de ses bénéfices (financiers ou politiques) – et la considération de l'altérité, avec ses richesses et avec ses blessures.

Cette ligne de sens met en lumière les conflits « *anachroniques* » et les nationalismes « *étriqués* » (F.T. n° 11) ainsi qu'une fragilisation du droit, des droits humains, de la justice sociale et de la démocratie (Cf. F.T. n° 14). C'est un fait : l'individualisme déconstruit sans cesse la reconnaissance mutuelle et peut en venir à instrumentaliser la relation entre les personnes. Ainsi

pouvons-nous remarquer combien les inégalités se déploient et s'accroissent, laissant sur le bord du chemin celles et ceux qui n'ont pas pu bénéficier du développement ou que la vie a blessés.

L'expression la plus visible de cet individualisme inégalitaire est à voir dans une consommation sans limite, tout à côté d'une pauvreté et d'un déracinement de celles et ceux qui n'ont pas de quoi survivre. (Cf. F.T. n° 36, 37, 38, 39, 40). Ce monde de la production, de la consommation et de la communication est bien souvent le monde de l'illusion où la manipulation et l'agressivité sont liées.

Le défi de la fraternité commence avec la considération de l'autre, avec son histoire, sa souffrance, ses aspirations et ses droits fondamentaux. Il s'agit de prendre « *le temps de s'asseoir* » pour écouter l'histoire d'une personne ou d'une communauté, son expérience et son espérance. L'écoute en effet rompt avec le caractère souvent factice et illusoire d'une communication permanente mais non-critique, dans laquelle un événement en chasse un autre et dans laquelle la peur est souvent amplifiée face à l'altérité de l'étranger, du migrant, de l'exilé (Cf. F.T. n°41, 42). Nous avons bien souvent perdu le silence nécessaire pour écouter. Même si nous sommes, semble-t-il, plus proches, dans et par le phénomène de la mondialisation, par l'immédiateté de nos moyens d'informations, nous ne sommes pas, pour autant, frères. La fraternité demande le temps de l'hospitalité et de la découverte mutuelle.

S'asseoir pour écouter la voix de Dieu et la voix du plus pauvre : la voix de Dieu dans l'histoire du plus pauvre... Accepter d'écouter, en particulier, ce qui peut détruire l'estime de soi, dans les logiques de domination (Cf. F.T. n°52).

Ecouter pour rechercher ensemble la vérité, dans la patience et la persévérance. Car nous avons besoin de considérer l'altérité et la vérité : la vérité de notre condition humaine qui a besoin du dialogue ; mais également la vérité transcendante d'un Logos qui « *vient faire sa demeure chez nous* ».

On aura soin de souligner et de garder en mémoire cette perspective qui prend forme dès le premier chapitre du texte de l'Encyclique et qui relie la rencontre, l'écoute, le dialogue et la recherche de la vérité. Cette ligne ouvre l'existence à l'être – pour reprendre l'expression chère au philosophe français Gabriel Marcel auquel le Pape fait référence de manière explicite – et réhabilite une approche de la vérité qui habite et transcende la condition d'humanité. Pour s'ouvrir à cette transcendance libératrice, une condition morale est requise : consentir à rencontrer l'a/Autre. Car c'est à la fois l'autre en humanité et l'absolument Autre que nous rencontrons dans le frère, dans l'ami. La rencontre est l'expérience par laquelle s'ouvre (à nouveau) la question de la vérité, jamais réductible à la seule interprétation mais qui est source et réalisation de l'humanité en chacune et en chacun.

L'invitation à l'espérance qui est articulée à ce couple existentiel et essentiel « altérité et vérité » met en lumière l'enjeu de la fraternité qui fait écho, en tout humain, à une attente et à un désir qui le caractérisent ;

« J'invite à l'espérance qui « nous parle d'une réalité qui est enracinée au plus profond de l'être humain, indépendamment des circonstances concrètes et des conditionnements historiques dans lesquels il vit. Elle nous parle d'une soif, d'une aspiration, d'un désir de plénitude, de vie réussie, d'une volonté de toucher ce qui est grand, ce qui remplit le cœur et élève l'esprit vers les grandes choses, comme la vérité, la bonté et la beauté, la justice et l'amour [...] L'espérance est audace, elle sait regarder au-delà du

confort personnel, des petites sécurités et des compensations qui rétrécissent l'horizon, pour s'ouvrir à de grands idéaux qui rendent la vie plus belle et plus digne » (Cf. Moment extraordinaire de prière en temps d'épidémie (27 mars 2020)... Message pour la 4^{ème} Journée Mondiale des pauvres 2020 (13 juin 2020), n°6) (F.T. n° 55)

2. LA FIGURE PARADIGMATIQUE DU « BON SAMARITAIN » ET LE DETOUR PROPRE A L'IDENTIFICATION

L'évocation du « bon Samaritain » développe, d'une manière explicite, la problématique de la proximité. Qui est mon prochain ? demande l'interlocuteur de Jésus (Lc 10, 29-37). De qui puis-je être le proche ? La question sera amplifiée et comme radicalisée avec cette autre interrogation de François, dans l'Encyclique Fratelli Tutti : « *A qui t'identifies-tu ?* » (F.T. n° 64). On pense ici à la question de François à Lampedusa, devant la Méditerranée, devenue le tombeau des migrants : « *Qui a pleuré pour eux ?* » Cette approche, avec sa dimension à la fois psychologique et spirituelle, veut mettre en lumière que « le proche » est celui dont je deviens le proche. L'autre s'approche de moi mais ma liberté est engagée dans cette identification qui est le processus par lequel je me trouve en l'autre ? A cet égard, on pourra dire que la véritable rencontre ne consiste pas à se perdre en l'autre mais à se trouver soi-même grâce et avec l'autre. Et finalement se découvrir l'un l'autre. C'est l'autre qui me révèle à moi-même. Dès lors, il s'agit de penser ensemble identité et fraternité.

La parabole est présentée comme une « icône » (F.T. n°67) qui relie fragilité et proximité et qui invite à ne laisser personne « en marge », sur le bord du chemin, derrière (F.T. n° 67). Icône de la transcendance, mystérieuse et vulnérable. Paradigme du « détour » nécessaire, celui que fait le « bon Samaritain » pour s'approcher de l'homme blessé. Il s'agit en effet du mouvement physique, social et spirituel par lequel l'homme s'approche de l'autre, se fait le proche, par la compassion et le soin, et se reconnaît lui-même en l'autre, dans sa fragilité. Dans le chapitre 5 de l'Encyclique, consacré à la dimension politique de la charité, le Pape parlera, de manière surprenante et émouvante, de « la tendresse » qui est bienveillance et amour à l'égard de la fragilité humaine.

Il sera évidemment difficile de rester insensible à l'interprétation selon laquelle - dit le texte de l'Encyclique - nous avons tous, en nous-mêmes, quelque chose de l'homme blessé, du brigand (l'agresseur), de ceux qui passent leur chemin et du bon Samaritain lui-même (F.T. n° 69). En contexte de crise sanitaire, on ne pourra pas ne pas penser à ceux qui prennent en charge la douleur des autres et dont François a dit qu'ils étaient « *l'Evangile de la vie* ». Mais on gardera en mémoire cette ligne de partage qui traverse notre conscience, entre la tentation de détourner le regard pour ne pas être touché et le désir proprement fraternel de prendre soin, de relever, d'inclure et d'aimer.

A partir de cette référence forte qui contient ce qu'on pourrait appeler une matrice évangélique de la fraternité, on pourra s'interroger :

A quelles conditions le « nous », qui est l'expérience de la reconnaissance et de la compréhension sensible, morale et mutuelle, peut-il être plus fort que le « je » de l'individualisme ?

A quelles conditions la rencontre improbable entre le Juif et le Samaritain peut-il s'ouvrir sur cet *amour* qui transcende les particularismes ?

A quelles conditions nos prédications, nos catéchèses et notre engagement, en qualité de disciples du Christ, peuvent-ils mettre en lumière et en acte cette conviction première de la *dignité* de la personne blessée, abandonnée ou exclue, plus forte que toute discrimination ?

L'icône de la parabole met en scène « l'homme blessé » et « le frère » qui appartiennent, l'un et l'autre, à la même humanité, pour autant qu'ils portent en eux-mêmes, l'un et l'autre, la même image de Dieu Créateur.

Le paradigme du bon Samaritain est, sans nul doute, à voir dans « *le détour* », la « *sortie de soi-même* » qui dit aussi sa propre humanité, dans la mesure où elle est capable de traduire en action les références que l'on affirme dans les professions de foi, jusqu'à changer d'itinéraire, quand il le faut... Car il ne s'agit plus seulement de parler de la valeur morale de l'amour fraternel mais d'accomplir un amour authentique qui consent à la complémentarité : « je suis là pour et avec toi ; nous avons besoin l'un de l'autre ». L'acte d'amour est gratuité et hospitalité : l'être aimé a pour moi du prix, un grand prix.

« Tout cela fait partie d'une appréciation, d'une valorisation, qui est finalement ce qu'exprime le mot « charité » : l'être aimé m'est « cher », c'est-à-dire qu'« il est estimé d'un grand prix » (St Thomas d'Aquin, Somme Théologique I-II, Q.26, art. 3, resp.). Et c'est de l'amour qu'on a pour une personne que dépend le don qu'on lui fait. » (F.T. n° 93)

3. LA FRATERNITE : UNE SOURCE D'INSPIRATION ET DE RENOUVELLEMENT POUR LA DEMOCRATIE ET POUR LA PAIX

La figure, hautement symbolique, du « bon Samaritain », qui prend soin de l'homme blessé et abandonné sur le bord du chemin, donne à la réflexion du Pape François une référence essentielle pour penser, aujourd'hui, la relation fraternelle et la vie politique. La deuxième partie de l'Encyclique « *Fratelli tutti* », en particulier les chapitres 5 et 6, donne en effet à la politique une place déterminante pour la promotion de la fraternité.

Il s'agit en effet d'éviter que la fraternité soit restreinte au seul domaine de la relation interpersonnelle. La vie politique est, par excellence, le lieu de la rencontre, du dialogue et de la responsabilité partagée. C'est la définition même de la démocratie : un espace de parole où chacun peut s'exprimer et participer à la décision, en vue du bien commun et de la justice.

La démocratie, comme projet et comme pratique politique, est une traduction en actes de la vision du « monde ouvert » (Cf. F.T. Chap. 3), qui dépasse le « monde fermé » des seuls intérêts individualistes et qui considère l'autre, avec sa sensibilité, son opinion et ses propositions.

« Il y a (aussi) un aspect de l'ouverture universelle de l'amour qui n'est pas géographique mais existentiel. C'est la capacité quotidienne d'élargir mon cercle, de rejoindre ceux que je ne considère pas spontanément comme faisant partie de mon centre d'intérêts, même s'ils sont proches de moi. Par ailleurs, chaque sœur ou frère souffrant, abandonné ou ignoré par ma société, est un étranger existentiel, même s'il est natif du pays. » (F.T. n° 97).

L'espace démocratique est le « lieu ouvert » où la rencontre est rendue possible et où la parole peut être prononcée et échangée sans peur, où les droits et les devoirs humains mutuels sont honorés et actualisés.

L'« amitié sociale », qui est l'autre nom de la fraternité, attention, bienveillance et recherche de la relation juste, n'est pas une attitude faible mais une posture morale forte, qui refuse le mépris – en particulier du plus faible – et qui ouvre à la construction de ce qu'on peut nommer une « co-responsabilité ».

« Une meilleure politique, mise au service du vrai bien commun, est nécessaire pour permettre le développement d'une communauté mondiale, capable de réaliser la fraternité à partir des peuples et des nations qui vivent l'amitié sociale » (F.T. n° 154)

Cette mutuelle hospitalité, propre à l'amitié, rend sensible à la parole de l'autre, au respect des promesses et à la nécessité du pardon ; un pardon qui permet de ne pas enfermer l'autre – individu, peuple ou communauté – dans une image tendancieuse ou tronquée. L'hospitalité, vécue comme réciprocité, éclaire nos projets de coopération locale et internationale. Les défis de la solidarité avec les migrants et les réfugiés, souvent brisés par la guerre, la misère et les violences, trouvent, à cet égard, un éclairage qui permet de relier le droit et la complémentarité. Les migrants ne sont pas réductibles à leur situation de migrants : ils sont des personnes avec des talents et ils portent avec eux des charismes qui sont des chances pour l'avenir de l'humanité. A cet égard, nous devons nous méfier des populismes et des nationalismes protectionnistes, qui s'approprient et peuvent en venir à confisquer l'espoir populaire, en amplifiant les peurs à des fins électoralistes... La réflexion sur l'appartenance communautaire ne saurait se fermer sur un communautarisme sectaire et sur un protectionnisme exclusif. Elle doit, au contraire, magnifier la richesse de la pluralité sociale et la richesse du pluralisme qui fait jouer la diversité des approches et des interprétations.

Par-dessus tout, le bien commun, qui appelle au déploiement heureux des talents, pour le bien de la communauté, doit être considéré comme la condition et l'horizon de la paix. Dans la pensée du bien commun, il y a le partage (justice sociale et partage des biens), la justice (considération de la personne dans sa dignité et ses droits) et la communion (horizon du Royaume promis en Christ). Chercher la paix, c'est donc prendre soin de nos liens, des droits humains, de notre mémoire et de notre espérance.

« Faire partie d'un peuple, c'est faire partie d'une identité commune, faite de liens sociaux et culturels. Et cela n'est pas quelque chose d'automatique, tout au contraire : c'est un processus lent, difficile... vers un projet commun »

(F.T. n° 158 : extrait d'une citation de Antonio Spadaro, *Las huellas de un pastor ; una conversacion con el Papa Francisco*, in « *Jorge Maria Bergoglio – Papa Francisco, En tus ojos esta mi palabra. Homélias y discursos de Buenos Aires (1999 – 2013)* », Publicaciones Claretianas, Madrid, 2017, p. 24- 25).

Parler de temps et de « processus lent », à propos de fraternité et de vie politique, c'est s'inscrire dans un cheminement moral qui ne se satisfait jamais de l'état actuel du monde. Il s'agit d'une participation à la transformation profonde des personnes et des institutions ; les unes ne pouvant évoluer sans les autres. Ainsi la paix peut-elle être présentée comme la visée de la « bonne politique » (Cf. Message pour la Journée mondiale de la paix, 1^{er} Janvier 2019), mais également comme l'expression de la charité accomplie.

« La vraie charité est capable d'intégrer tout cela [la vie privée, la légalité, le bien-être minimum, les échanges commerciaux, la justice sociale, la citoyenneté politique] dans son déploiement et doit se manifester dans la rencontre interpersonnelle ; elle est aussi

capable d'atteindre un frère ou une sœur éloignés, voire ignorés, à travers les différentes ressources que les institutions d'une société organisée, libre et créative, sont en mesure de créer » (F.T. n°165)

4. PROMOUVOIR DES PARCOURS POUR LA FRATERNITE ET POUR LA PAIX

Si l'expérience et l'espérance de la fraternité consiste à passer d'un « monde clos » à un « monde ouvert » et de la peur à la confiance , l'exigence première de la fraternité est l'hospitalité : « *le devoir sacré de l'hospitalité* ». Car l'hospitalité est l'acte par lequel nous nous tenons « sur le seuil de la porte » et nous « sortons » pour accueillir l'autre, pour accueillir le don de la rencontre et le message que porte l'hôte (celui que nous recevons). (Cf. F.T. n°90). On pense évidemment ici à l'expérience d'Abraham, au Chêne de Mambré (Gen. 18), lorsqu'il se tient à l'entrée de sa tente et demande au(x) passant(s) de lui faire l'honneur d'entrer pour partager avec lui le chevreau et la fleur de farine. On retrouve ici la joie de s'identifier à l'autre et la gratuité par laquelle nous exprimons que l'autre est précieux pour nous.

Exprimée en termes de valeurs, de droits et de devoirs, on pourra dire que la fraternité offre une dimension de sens et de pleine réalisation à la liberté et à l'égalité. Sans la fraternité, nous pouvons demeurer seuls, avec notre liberté individuelle ; mais c'est la fraternité qui nous permet de « sortir » de notre solitude (F.T. n° 103, 107, 110).

Les chemins de fraternité s'ouvrent lorsque nous faisons le choix du service, du soin et de la destination commune et partagée des biens créés, ainsi que l'enseignaient les Pères des premiers siècles : Basile de Césarée, Ambroise de Milan, Augustin d'Hippone. Cette « *destination universelle des biens* » fonde et actualise les autres droits – droits des personnes et droits des peuples – de profiter de la terre, de ses ressources et des biens produits. La fraternité, dans son acception universelle, donne sens et ouvre à une autre logique, en rupture avec toute appropriation, la logique communautaire : un toit partagé, une terre en commun, un travail pour chacun, au service de tous.

Alors que l'individualisme ou les particularismes protectionnistes se révèlent incapables d'admirer les promesses portées par les autres, la fraternité offre à ceux et celles qui la vivent en vérité une joie profonde qui élargit le regard et donne sa pleine capacité au « polyèdre » de la richesse partagée des chemins et des cultures (Cf. F.T. n° 215). Chaque face du polyèdre éclaire la richesse de la Vérité.

De manière encore plus « active », il convient, avec cette Encyclique, de parler de fraternité comme d'un chemin, un parcours d'humanité qui peut ouvrir à la paix. Dans le chapitre 5, consacré à la politique, le Pape rappelle qu'on peut aider une personne mais on peut aussi « *créer des processus sociaux et politiques de justice* » (Cf. F.T. n° 180 – 186). Les parcours de fraternité concernent en effet la solidarité, l'éducation, la politique et l'exercice de la subsidiarité – qui est une responsabilité partagée. (Cf. « *Document sur la fraternité pour la paix mondiale et la coexistence commune* », Abou Dhabi (4 Février 2019).

L'amitié sociale requiert l'option primordiale du dialogue : *recevoir et donner* – entre citoyens, entre acteurs de la vie collective, entre les savoirs et entre les cultures (Cf. F.T n°199 – 202). Nous avons besoin de penser et de mettre en œuvre des processus de rencontre (F.T. n° 217), placés sous le signe de la bienveillance (F.T. n° 223).

Ce chemin de fraternité est un chemin de vérité historique. Nous devons offrir la vérité aux personnes et aux familles blessées dans leur chair et dans leur mémoire, quand certains des leurs ont été maltraités ou ont disparus dans des luttes fratricides. C'est la condition de la réconciliation et de la paix. Il faut, à cet égard, parler d'une réconciliation « *proactive* » (F.T. n° 229). Pardonner n'est jamais oublier ; nous avons besoin de parler de la Shoa, des souffrances innommables d'Hiroshima, de Nagasaki, des génocides et des dictatures. Ni oublier ni relativiser (Cf. F.T. n° 247, 248, 249) mais briser le cercle vicieux de la violence et de sa justification idéologique. Permettre enfin à la communauté humaine et à chaque être humain de sortir de la violence.

Car il ne peut y avoir de justification à la guerre, fût-ce pour une noble cause, tout comme il ne saurait y avoir de justification à la dissuasion – qui n'est qu'une forme habillée de la menace – ou à la détention d'armes, nucléaires ou conventionnelles. Car la logique meurtrière de la guerre signe l'échec de la politique, du dialogue et de l'humanité elle-même (Cf. F.T. n° 261). Et la guerre, nous le savons, laisse, en fin de conflit, un monde pire qu'avant. Aucune justification d'aucune guerre. La « guerre juste » est un concept contradictoire et insensé. Le chemin de la paix n'est jamais un chemin de menace mais il est un chemin de construction d'un monde commun : ni la peur ni la destruction systématique ne peuvent relever le défi ,toujours devant nous, de la pauvreté et du sous-développement. (F.T. n° 262).

Dans ce parcours pour la fraternité et la paix, déjà évoqué par Saint Jean XXIII, dans son Encyclique « *Pacem in terris* », en 1963 et qui est mentionné au n° 260 de l'Encyclique « *Fratelli tutti* » (N.B. : Il importe de lire le texte de *Pacem in terris* dans l'intégralité de son n° 127 et non dans la traduction française de *Fratelli tutti* qui est malheureusement tronquée, omettant la considération de « l'ère atomique »).

Dans ce parcours, les religions sont des acteurs essentiels de dialogue et d'amitié, dans toute la mesure où elles ouvrent l'esprit et le cœur des hommes à la transcendance et à l'amour (F.T. n° 271).

« (Mais) nous, chrétiens, nous ne pouvons pas cacher que « si ma musique de l'Évangile cesse de vibrer dans nos entrailles, nous aurons perdu la joie qui jaillit de la compassion, la tendresse qui naît de la confiance, la capacité de la réconciliation qui trouve sa source dans le fait de se savoir toujours pardonnés et envoyés. » (F.T. n°277)

Dialogue, liberté religieuse, écoute mutuelle : voilà l'appel qui est au cœur des religions et dont la dynamique participe à tracer un chemin de vérité et d'universalité.

Cette culture de la rencontre et de la fraternité universelle a ses témoins et ses hérauts dont le parcours et la pensée sont la nourriture spirituelle de celles et ceux qui aujourd'hui entendent relever le défi de l'amour : François d'Assise, Martin Luther King, Desmond Tutu, Mahatma Mohandas Gandhi... et encore Charles de Foucauld, celui qui « *voulait en définitive, être « le frère universel »*

« Priez Dieu, [demandait Charles de Foucauld à un ami], pour que je sois vraiment le frère de toutes les âmes ». Il voulait en définitive être « le frère universel ». Mais c'est seulement en s'identifiant avec les derniers qu'il est parvenu à devenir le frère de tous. Que Dieu inspire ce rêve à chacun d'entre nous. Amen ! » (F.T. n° 286 , fin du texte de l'Encyclique)